

« Une histoire
de rencontres »,
entretiens au
fil du temps
entre agnès b.
et Hans Ulrich
Obrist

Agnès b. et Hans Ulrich Obrist se connaissent depuis longtemps. En 1997, ils créent avec Christian Boltanski le point d'ironie, un journal-poster gratuit, véritable carte blanche offerte à tous les créateurs. Depuis leur rencontre, ils ont établi un dialogue ininterrompu sur l'art, la littérature, la philosophie, le cinéma... En voici, sur dix ans, quelques extraits.

[1997 | agnès b. et Hans Ulrich Obrist]

Hans Ulrich Obrist

Tu crées sans cesse des ponts entre les différentes disciplines artistiques et tu es toi-même l'incarnation de ces passerelles. Pour commencer sous ce signe de l'interdisciplinarité, je voudrais parler de tes débuts. Tu as commencé par les Beaux-Arts.

agnès b.

Ma famille se disputait à longueur de temps. Il y avait parfois des moments très tendus. Ma mère était très dure, très nerveuse. J'étais alors très timide, très mal dans ma peau. Pour m'abstraire de tout cela, je faisais beaucoup de danse classique, beaucoup de vélo dans ce magnifique parc du Château de Versailles qui me consolait. J'étais assez mystique et cette nature maîtrisée me rééquilibrait. Surtout, je faisais beaucoup de dessin. Pendant ma scolarité, j'étais aux Beaux-Arts de Versailles. Ensuite, j'ai fait l'École du Louvre. J'avais vraiment envie de faire « de l'art ». À dix-sept ans, c'est d'ailleurs à la galerie de Jean Fournier que j'ai travaillé pour la première fois. Je venais de me marier avec Christian Bourgois. J'y ai travaillé pendant un an, dans les réserves, à collaborer au catalogue des œuvres de Simon Hantaï. Peu après, j'ai eu des jumeaux. À vingt ans, j'avais deux enfants et j'étais séparé de Christian, avec qui j'ai entretenu une belle relation d'amitié. Je n'avais pas du tout d'argent et ne voulais rien demander à personne. Je devais gagner ma vie. Je m'habillais alors chez Monoprix et aux puces. C'est à ce moment-là que le journal Elle m'a engagée et c'est comme ça que j'ai commencé à travailler dans la mode, un peu malgré moi.



agnès b. à douze ans au bout du Grand Canal, Versailles

Hans Ulrich Obrist

Y a-t-il eu une rencontre initiatique avec une œuvre, avec un artiste?

agnès b.

Il y a eu beaucoup de choses. Par exemple, à douze ans, le Requiem de Mozart que j'ai entendu à la radio pour la première fois. Les rencontres avec les artistes, c'est venu bien plus tard. Il y a eu un moment très intense avec l'artiste Antonio Recalcati, à Milan. Il peignait alors des empreintes sur des toiles. C'est d'ailleurs ce qu'il a fait de plus beau. Ma première œuvre, c'est lui qui me l'a offert: l'empreinte de son visage.

Hans Ulrich Obrist

Était-ce des empreintes à la manière d'Yves Klein?

agnès b.

Oui mais Recalcati, à la différence de Klein, collait son propre corps sur les toiles, après les avoir peintes en noir, pour y enlever la peinture. Je l'ai vu à l'œuvre. J'avais vingt ans. Il habitait à Milan un rez-de-chaussée très sombre et très haut de plafond. Il n'y avait pas de meubles, rien, seulement ses chemises pleines de peinture noire, jetées par terre, qu'il utilisait pour ses œuvres. Il existe un très beau livre sur ces empreintes. Robert Malaval aussi fut important. Je l'adorais.

Mais à cette époque-là, je devais gagner ma vie. Les enfants étaient petits. J'étais très prise. La place de l'art dans ma vie était de fait très réduite. Une carte postale, un bout d'affiche déchirée dans la rue, comme je continue de faire de temps en temps, un rien du tout qui me faisait déjà plaisir. J'entrais dans un musée de temps en temps mais je n'étais pas du tout dans le monde de l'art. Et puis j'ai eu la boutique en 1975.

Hans Ulrich Obrist

Comment s'est fait la transition et quelle place l'art a-t-il eu à ce moment?



La librairie-galerie du Jour, années 1980, sise rue du Jour.

agnès b.

J'aimais donner à voir. Avec des choses très simples: des phrases écrites au mur, un morceau déchiré dans un journal et scotché au mur. Ces murs étaient très vivants, avec nos échanges sur Picasso ou Matisse inscrits à la craie. C'était d'instinct. J'avais envie d'engager le dialogue. Nous écrivions à même le carrelage, avec des feutres. Il y avait une balançoire. Les oiseaux volaient en liberté. Les amis passaient avec des

disques. Nous écoutions beaucoup de musique: Bob Marley, les Rolling Stones, les Clash, David Bowie, les Animals. Il y avait aussi, bien sûr, les affiches de cinéma: Godard, Jarmusch, Wenders, Cassavetes...

Un jour, dans la rue, au pied de l'église Saint-Eustache, un endroit s'est libéré, «Les Jambons Français», où j'ai installé la librairie-galerie: la librairie de Christian Bourgois et ma galerie, sur la pointe des pieds. Je l'ai appelé la Galerie du Jour, du nom de la rue. Ma première exposition à l'automne 1984 montrait des photographies de Martine Barrat, une jeune photographe française, amie de Félix Guattari, qui vivait à New York et photographiait la vie à Harlem. J'ai également organisé Les Cafés littéraires, une exposition avec Gérard-Georges Lemaire. Pour le premier été de la galerie, il y avait Les Faunes et des Nymphes. J'avais trouvé un énorme filet de camouflage de char que j'ai suspendu. Cela faisait une grotte de feuillage incroyable dans laquelle les toiles étaient accrochées.

J'apprenais à faire en faisant. J'ai fait un petit texte au début de la galerie, où j'expliquais ce que je voulais faire: un endroit où les gens entrent sans êtres intimidés. S'ils avaient envie d'acheter un livre, tant mieux. Je disais: «J'ai voulu faire une galerie pour donner à voir ce que j'aime. On dit une galerie mais on pourrait dire un endroit pour montrer l'envers et l'à-côté des choses, montrer de la peinture, de la sculpture, des photographies et, à chaque fois, en même temps, essayer d'inventer de nouvelles façons de faire circuler les images, de les rendre à la portée de tous: esquisses, pochoirs, sérigraphies, gravures, etc... L'endroit est encore brut, encore un peu boucherie. J'espère qu'il deviendra un lieu vivant où l'on voudra revenir et s'arrêter.»

Hans Ulrich Obrist

La boutique était donc avant tout un lieu de rencontre.

agnès b.

Oui. Et un lieu assez politique aussi parce que j'étais de gauche. Il y avait des luttes à cette époque: la guerre de Vietnam, l'après-Franco en Espagne. On avait des discussions dans la boutique.

Hans Ulrich Obrist

Il y avait aussi des tables de lecture auxquelles tu tenais beaucoup. Ce lieu ressemblait beaucoup aux espaces hybrides d'aujourd'hui. Ce qu'il y avait de magique rue du Jour, c'était ce côté foisonnant avec la boutique de vêtements, les œuvres... La même chose s'est reproduit rue Dieu où l'on retrouve ce même esprit et où plus de 150 personnes travaillent.

agnès b.

Oui, je voulais absolument qu'il y ait autre chose que de l'alimentaire et des vêtements dans cette rue du Jour! Il fallait montrer quelque chose d'autre. C'est pour ça que j'ai fait la galerie.

Rue Dieu, le lieu est organisé autour d'un espace central. Sous la verrière, des balcons donnent sur l'agora, un endroit que j'ai toujours voulu vide et où tout le monde se croise. La première chose qui y a été construite est un bar en zinc! Il y a toujours du café à disposition. On s'appelle d'un balcon à l'autre, on discute, et bien sûr, on y trouve le point d'ironie, comme dans beaucoup d'endroits dans le monde. Il y a aussi la terrasse avec sa vue sur Paris, où l'on déjeune quand il fait beau.

Hans Ulrich Obrist

Ce qui m'amène a une question sur le côté global / local. Tu as décrit la première boutique et son fonctionnement dans la rue comme un espace de dialogue, non seulement pour les gens de cette rue mais aussi pour les gens du voisinage, du quartier.

agnès b.

En effet, il y avait une voyante qui ne passait pas un jour sans venir nous dire bonjour, un black un peu fou qui jouait toujours la même note sur les marches de la galerie. Il laissait son saxophone au Mont de Piété et il fallait lui donner de l'argent pour aller le chercher. Après, il disait qu'il n'avait pas de vêtements et se faisait couvrir de vêtements agnès b. sur lesquels il collait des trucs insensés. Il y avait beaucoup d'entrées et de sorties de gens qui ne se seraient jamais rencontrés sans ce magasin un peu particulier. J'aime beaucoup cette différence. Il y avait aussi beaucoup de gens qui venaient là sans acheter, qui passaient comme ça.

Hans Ulrich Obrist

Et comment s'est passée la migration vers d'autres villes dans le monde?

agnès b.

J'envoie beaucoup de choses et d'images réalisées ici dans les boutiques à l'étranger mais ils ont aussi une grande liberté par rapport à l'actualité de leur ville. J'essaie toujours de faire passer cette idée que les vêtements ne sont pas mon seul centre d'intérêt. Il y a avant tout la musique, la ville, l'art, la culture urbaine...

Hans Ulrich Obrist

Quel est le premier endroit à l'étranger où tu t'es installée?

agnès b.

C'est à New York. J'étais allée une fois chez Arman, il y a très longtemps. Il y avait le Velvet Underground que j'adorais. J'avais croisé Andy Warhol dans la rue. Il y avait bien sûr le cinéma américain.

Hans Ulrich Obrist

Et Jonas Mekas?

agnès b.

Je ne connaissais pas Jonas à ce moment-là. C'était il y a très longtemps! Ma rencontre avec Jonas est plus récente. Je l'ai connu en 1992 lors de son exposition au Jeu de Paume à Paris.

Il faisait très chaud dans la boutique new-yorkaise. On passait notre temps à peindre les murs et à y accrocher des images, des cartes postales. Je me souviens de la première fois où j'ai balayé la grosse crasse de New York devant la maison. J'avais l'impression de prendre la ville dans mes mains. À l'époque, SoHo n'était pas ce qu'il est devenu maintenant. J'ai retrouvé là-bas l'atmosphère que j'avais connue au quartier des Halles à Paris: une espèce de no man's land, pas du tout à la mode. J'y avais ouvert ma première boutique parce que je n'avais pas beaucoup d'argent et que c'était un endroit où presque personne n'allait. C'est d'ailleurs cela que j'aimais. Il y avait là un côté pionnier ; je ne savais pas du tout ce qui allait se passer après. Les deux endroits étaient un peu dans le même esprit, ils sentaient le travail. J'aimais bien cette atmosphère. En m'investissant à SoHo, j'avais l'impression de retrouver à New York cette ambiance des débuts parisiens.

Puis, nous avons vite rencontré des gens en adéquation avec cet esprit. Je ne crois pas aux frontières et aux différences mais plutôt à la culture trans-versale. Dans tous les pays, je m'adresse vraiment aux mêmes gens, avec la même culture, qui regardent les films d'Almodovar au même moment, qui écoutent plus ou moins la même musique.

Il y a eu aussi des échanges, des rencontres, comme avec Patti Smith. Robert Mapplethorpe lui avait offert un châle avec mon nom dessus juste avant de mourir, un châle en cachemire noir qu'il portait très souvent. Quand elle est venue à Paris, j'ai pu la connaître et ce fut une rencontre formidable. Je l'habillais. Je vois les vêtements comme quelque chose d'intime, et quand j'ai envie de connaître quelqu'un, je lui envoie un vêtement, comme j'ai pu le



Marcia Resnick
John Belushi, 1981

faire avec Robert de Niro, avec David Bowie. Je les ai connus après un simple envoi. Je me permets de faire ce geste avec les gens que j'admire.

Hans Ulrich Obrist

Parlons aujourd'hui de la globalisation, de la multiplication, du fait qu'il y a maintenant beaucoup de boutiques, beaucoup d'endroits. Malgré tout, tu maintiens toujours cette idée du dialogue.

agnès b.

Tout à fait. Je continue à faire tout le travail, tous les vêtements moi-même. Je les fais essayer sur quelqu'un devant moi, je fais les gammes de couleurs, je fais tout, je n'ai pas de studio de création. Je travaille très vite.

Hans Ulrich Obrist

Douglas Gordon parle de l'œuvre d'art comme d'un catalyseur.

agnès b.

C'est vraiment ce que je pense de l'art. Les œuvres sont pour moi un terrain d'entente. J'ai d'ailleurs fait des t-shirts avec ces mots, avec « Catalyseur », avec « Go-Between ».

Hans Ulrich Obrist

Douglas parlait aussi de cette dialectique entre l'œuvre d'art et le vêtement. Il me semble que tes t-shirts en sont de parfaits exemples.

agnès b.

Le vêtement, je fais ça comme ça. Je le fais bien parce que j'y trouve du plaisir et que cela m'intéresse évidemment de le faire bien. Mais je pense que cela n'a pas beaucoup d'importance. Évidemment, je trouve cela agréable de voir quelqu'un bien dans sa peau, content de ce qu'il porte, mais je ne juge jamais quelqu'un sur sa manière de s'habiller.

Hans Ulrich Obrist

En architecture, il y a un concept analogue selon lequel la moindre intervention nécessaire ou possible est la meilleure. Peut-être, est-ce la même chose pour le design: le meilleur design est sans doute invisible. Pourrait-on parler de la même manière d'une mode invisible?



Robert Mapplethorpe
Patti Smith, circa 1972

agnès b.

Mais bien sûr. Je n'aime pas que les vêtements se reconnaissent. C'est justement parce que c'est bien fait que cela n'attire pas l'œil. Quand je fais un défilé par exemple, je dis aux mannequins: « Entrez comme si vous étiez venus voir le défilé. N'entrez pas comme si vous défiliez. Laisser tomber les tics d'arrogance, de m'as-tu vu ». Je dis tout le temps: je ne fais pas de la mode, je fais des vêtements.

Hans Ulrich Obrist

Comment s'est constituée ta collection?

agnès b.

J'ai commencé par les cartes postales, les affiches et les œuvres que j'ai reçues en cadeau. J'ai commencé à acheter relativement récemment. Ma première œuvre est de Robert Malaval, une gouache avec des paillettes.

[2004 | agnès b. et Hans Ulrich Obrist | à l'occasion de l'exposition La collection d'art contemporain d'agnès b. aux Abattoirs, Toulouse]

Hans Ulrich Obrist

Avant de parler d'art, parlons du cinéma pour lequel tu as une longue passion. Chez toi, il y a toujours des affiches de cinéma accrochées au mur, soit de films qui sortent, soit de films anciens très choisis.

agnès b.

Bien que nous habitions derrière un cinéma, mes parents ne m'y ont jamais beaucoup emmenée. Je jouais dans la cour, derrière la salle de projection, avec mes copains et j'écoutais les films dont le son sortait par la fenêtre ouverte de la cabine du projectionniste. Quelquefois, je m'asseyais sur le bord du trottoir en créant dans ma tête mes propres images. Je suis très sensible aux bandes-son. Mon premier film, c'était la route, assise à l'avant. Tout d'un coup, le mouvement, le déplacement et le paysage en cinémascope m'arrivaient dans la figure. Enfin du cinéma! Cela explique peut-être mon goût pour les road movies.

À seize ans, fiancée avec Christian Bourgois, grand cinéophile, j'ai commencé à aller tous les jours au cinéma. J'ai découvert les films noirs américains au Mac Mahon, aux Ursulines, dans toutes ces salles mythiques.

Hans Ulrich Obrist

Comment as-tu commencé à produire des films?

agnès b.

Depuis quelques années, on me demande d'aider à « finir » des films, comme Seul contre tous de Gaspar Noé ou Trouble Every Day de Claire Denis. Finalement, j'ai réalisé qu'il était plus beau d'être impliquée très tôt dans les projets et j'ai créé ma propre structure. Comme je pense qu'il faut beaucoup d'amour pour le cinéma, je l'ai appelée Love Streams en hommage à Cassavetes, avec l'assentiment de Gena Rowlands. Cassavetes est pour moi un très grand artiste, un être passionnément humain. Il y a deux ans, j'ai monté une deuxième structure de production avec Harmony Korine, nommée par lui O' Salvation! Harmony est un être que j'aime et que j'admire infiniment. Il est tellement malin, tellement drôle et je crois que l'on s'entend bien sur ce qu'on voit. Nous aimons la même musique. Il m'a notamment fait découvrir Nick Drake.

Hans Ulrich Obrist

J'ai été très ému d'apprendre que Gilles Deleuze, que tu connaissais bien, partageait ta passion pour le cinéma.

agnès b.

Oui, il a découvert le cinéma relativement tard, au début des années 1980. Je trouve cette passion tardive étonnante et très intéressante. À ce moment là, je travaillais avec sa femme Fanny et Jean-René de Fleurieu, le père de mes filles, dans la première boutique rue du Jour. Très souvent, Gilles passait vers 13 heures, toujours si élégant et si charmant. Il nous disait: « Cet après-midi, je vais au cinéma ». C'était le début de son immense réflexion sur le cinéma. C'était une véritable boulimie. Il y allait tous les jours sauf quand il donnait ses cours à Vincennes.



Photographie extraite du point d'ironie n°34 consacré à Michel Foucault, septembre 2004

Hans Ulrich Obrist

Michel Foucault a écrit que si on se souvient dans l'avenir du XX^e siècle, ce sera en tant que siècle de Deleuze.

agnès b.

Bien sûr. Gilles Deleuze nous a tous influencé, sur le moment même, sans que nous ne nous en rendions compte. Nous avons lu L'Anti-Œdipe. Nous étions très politisés et nous nous rendions tous ensemble dans les manifestations où j'ai fait la connaissance, entre autres, de Toni Negri. C'est aussi à ce moment-là que nous avons vu arriver du

Chili, très meurtrie, notre chère Carmen Castillo, devenue depuis écrivain et cinéaste.

J'étais aussi très amie avec Félix Guattari et l'écouter converser avec Gilles était évidemment un privilège. Nous vivions des moments passionnants, Félix et Gilles se complétaient magnifiquement. Je pense qu'on ne parle plus assez de Guattari.

Hans Ulrich Obrist

Tu as monté la librairie un peu dans l'idée des « rhizomes » puisque tu demandes à certains de tes amis, écrivains, artistes, cinéastes de donner la liste de leurs livres préférés.

agnès b.

Effectivement, la librairie s'est constituée ainsi. Des gens différents ont fait leur liste: Yvon Lambert, mon amie la cinéaste Brigitte Cornand, Jonas Mekas, Harmony Korine, Toni Negri...

Hans Ulrich Obrist

Pour la première fois, tu montres à Toulouse aux Abattoirs ta collection privée.

agnès b.

Cela s'est fait à l'invitation de Pascal Pique, alors que je ne cherchais pas spécialement à montrer ma collection. J'ai pensé que ce serait amusant de voir toutes les œuvres ensemble, dans ce bel endroit, de réaliser cet assemblage libre où moi aussi, je le sais, je m'expose.

Hans Ulrich Obrist

Au début de ta collection, il y a eu Basquiat.

agnès b.

J'ai découvert Jean-Michel Basquiat lors de la Biennale de Paris en 1983. Un grand tableau au fond blanc parsemé de petites silhouettes noires m'a sauté aux yeux. Il y avait aussi du rouge et du jaune. Tellement touchée par ce travail, j'ai voulu en avoir un. C'est alors Philippe Briet qui a acheté l'Autoportrait pour moi dans l'atelier de Basquiat à New York. Lors de sa dernière exposition chez Yvon Lambert au printemps 1986, nous avons été présentés. Il était magnifique avec ses cheveux attachés en trois masses, une au milieu, les deux autres de chaque côté, comme dans le Polaroid de Warhol. Il portait un costume marron. On ne voyait que lui. Il s'est alors adressé à moi en disant: « So that's you! ». Sortant de la galerie un quart d'heure après, on m'appelle de la pizzeria d'en face: « Agnès, Agnès! ». C'était lui qui m'attendait. Nous avons parlé

pendant deux heures. J'en ai oublié mon dîner chez mon ami Jean-Charles de Castelbajac. Quelques mois plus tard, j'ai appris qu'il était mort. J'étais si triste.



Tseng Kwong-Chi
Jean-Michel Basquiat (Smoking),
New York, 1987



Tseng Kwong-Chi
Jean-Michel Basquiat ("Free" Painting),
New York, 1987

Hans Ulrich Obrist

Qu'est-ce qui motive tes choix et tes rencontres?

agnès b.

Ce qui me saute aux yeux quand je regarde cette collection, c'est le goût que j'ai pour la jeunesse, pour les gens qui cherchent, qui ne sont pas sûrs, qui doutent. Mais cela peut s'appliquer aussi bien à Harmony Korine qu'à Jonas Mekas qui, pour moi, reste quelqu'un de jeune. Ce n'est pas une question d'âge, c'est un état d'esprit, une façon de voir les choses. C'est la même chose pour les photographies. Bien que celles des jeunes punks d'Amsterdam dans les années 1970 de Max Natkiel soient très différentes du travail d'Harmony Korine, de Cameron Jamie ou des photographies de grimaces d'El Lissitzky, artistes de générations différentes, on y voit à chaque fois la même force, la même fantaisie de la jeunesse. C'est ce qui me fascine. Calder lui aussi a toujours été un être jeune.

Hans Ulrich Obrist

Dans l'esprit de beaucoup de gens, ta collection est une collection de photographies. Cela est sans doute lié au fait que, jusqu'à présent, tu as mis en avant cet aspect-là, notamment dans l'exposition au Centre National de la Photographie en 2002. Peut-être ne s'agit-il pas d'une collection mais de multiples collections rassemblées à Toulouse pour la première fois?

agnès b.

Je vois la collection comme un ensemble où la photographie a sa place au même titre que la peinture, la sculpture, la vidéo et le cinéma. Pour moi, la photographie est une forme d'expression à part entière. C'est une façon d'écrire, d'arrêter le temps, «l'instantané». Quand Jacques Henri Lartigue est tombé malade à neuf ans, il a dit à son père être malade du temps qui passe. Pour le guérir, son père lui offrit un appareil photo. C'est ainsi que, tout petit, il a commencé son merveilleux travail. Dès le début de la galerie en 1984, j'ai montré de la photographie. Grâce à Gilles Dusein, j'ai été la première à représenter Nan Goldin à Paris. Après, il y a eu Martin Parr que j'admire infiniment. Je vivais à ce moment-là avec Thierry Lefébure et nous avons parfois choisi ensemble des photographies dans les ventes aux enchères de maître Binoche, dont mon cher Pierre Reimer était l'expert. Lors de ces ventes, j'ai souvent remarqué ne pas être sur les mêmes achats que les autres collectionneurs. C'est sans doute ce qui fait la singularité de cette collection. Je n'achète pas forcément les œuvres les plus recherchées. Ma collection de photographies me semble constituée de beaucoup de choses curieuses. J'aime aussi que l'artiste soit là où on ne l'attend pas.

Hans Ulrich Obrist

Ça me rappelle une phrase de Robert Musil dans L'Homme sans qualités qui dit que l'art doit avoir lieu là où on l'attend le moins.

agnès b.

C'est exactement ça. Dans la collection, il y a beaucoup de formats réduits, qui constituent comme des concentrés d'artistes. Je n'aime pas l'emphase. Beaucoup d'œuvres peuvent avoir une dimension cocasse, dans l'esprit de Buster Keaton. Elles ont toutes leur raison d'être là. Je les aime toutes et, de toute façon, je me sens portée par l'affect! C'est une histoire relationnelle. J'aimerais bien raconter certaines de mes histoires à travers cette exposition. Comme avec cette œuvre de Gotscho, un tabouret en satin pris dans une robe, qui me rappelle les fauteuils de la chambre de ma mère, fait du même satin, que j'avais interdiction de toucher.

Hans Ulrich Obrist

Pour toi, l'art est-il aussi politique?

agnès b.

Oui, bien sûr. C'est une dimension essentielle de l'art comme le montre le keffieh tressé de Yasser Arafat par Mona Hatoum, les photographies

qu'Emmanuel Bovet a prise en Irak entre les deux guerres, l'hommage à Massoud de Jean-Pierre Bertrand ou encore le grand tableau de Chéri Samba.

Hans Ulrich Obrist

As-tu construit cette exposition a priori, en prévoyant le plan d'accrochage avec une maquette de l'espace, ou préfères-tu te réserver la possibilité d'improviser sur place?

agnès b.

J'ai mis en place une espèce de fil conducteur en associant certaines pièces à des espaces spécifiques. Cela crée une ébauche de cheminement qui laisse une large place à l'improvisation. Le principe est celui de nombreuses pièces qui se répondent les unes les autres. Je les ai disposées ici, à Toulouse, selon ma vision personnelle de ce qui les rapprochent ou les opposent. Je relis ce qu'il y a dans ma tête, comme une projection de mon inconscient, puisque je fais cet accrochage de façon intuitive, subjective... J'aime cette liberté.

Il peut y avoir des liens d'ordre visuel comme celui de placer le dessin de Pierre Klossowski à côté des boules de purée de carottes de Michel Blazy ou près de ses ampoules habitées par des petites plantes qu'il a créées avec mon cher complice Hugues Reip. Autre exemple: j'ai placé Vyakul à côté de Donald Judd, cet artiste qui n'a jamais touché ses pièces. Il les dessinait puis les faisait fabriquer. Vyakul quant à lui réalisait ses spirituels dessins tantriques la nuit, dans la pénombre, en touchant le papier du doigt avec des pigments. Il est paradoxal que ces œuvres dégagent la même émotion mystique. Je vais

m'amuser à des associations comme celles-ci. Le lien peut être visuel ou plastique ; il peut être dans le sens. Je me sens très libre dans cette démarche. On me propose un lieu et je m'y installe, comme le dit le titre de l'exposition.

Hans Ulrich Obrist

Il s'agit donc plutôt d'une logique a posteriori.

agnès b.

Cette collection n'a pas été construite avec une idée d'investissement. C'est tout le contraire. Je vois ce qui me saute aux yeux. C'est un geste très personnel. Entre tous ces œuvres, il y a l'idée de les mettre ensemble, un lien subjectif que je suis



Hugues Reip
X-Man, 2003

en train de déchiffrer en ce moment. C'est passionnant et jouissif. Plus je travaille dessus, plus je me sens amateur aux deux sens du terme. Amateur passionnée puisque si, très souvent, ce sont des couples qui collectionnent, ma collection est uniquement constituée de mes choix personnels.

Hans Ulrich Obrist

Dans les expositions de la Galerie du Jour, tu utilises souvent l'écriture directement sur les murs.



L'Atlas
Labyrinthe, vers 2000

agnès b.

Mon écriture est celle « d'une fille élevée à Versailles » mais si, par exemple, je faisais aujourd'hui du graff' et que j'avais 20 ans, j'écrirais sans doute différemment. J'aime beaucoup l'écriture. Elle se perd avec les emails! Regarder l'écriture, c'est comme regarder les mains, ça dit énormément. C'est plein de symptômes. Même graphiquement, je trouve cela joli, surtout l'écriture agrandie. C'est la raison de mon amour pour le graffiti. Lui aussi, il fait évoluer l'écriture. C'est pourquoi j'ai souhaité que la façade des Abattoirs soit recouverte de graffitis par des graffeurs toulousains. C'est pour moi un geste politique, une sorte de manifeste pour le graff'. Ce mode d'expression est souvent présenté comme du vandalisme alors que dans la plupart des cas, le but des graffeurs est d'embellir les endroits délaissés de la ville. Je crois qu'ici à Toulouse, la municipalité a dépensé beaucoup d'argent pour les faire effacer le long des voies de chemins de fer. C'est une façon pour moi de dire que le graff' c'est bien, c'est intéressant et qu'il faut arrêter de le considérer comme du vandalisme pur.

Hans Ulrich Obrist

Il y a aussi des vidéos et des films, ceux de Jonas Mekas par exemple.

agnès b.

Et aussi Feature Film de Douglas Gordon, Fishtank de Richard Billingham. Nous avons fait une belle programmation pour l'auditorium.

Pour les images, pour l'art, il y a aussi un autre « véhicule », les t-shirts. Depuis longtemps, je fais des t-shirts d'artistes. J'ai commencé en 1994 avec Felix Gonzalez-Torres. Il m'avait demandé de pouvoir apposer sur un de mes t-shirts blancs à manches longues la phrase « Nobody Owns Me ». Il l'avait

mise en lettres capitales, classiques, au dos du t-shirt près de la nuque, d'une agréable couleur verte. Il y aura aussi à la librairie la liste personnelle d'ouvrages choisis par Christian Bourgois. À la médiathèque, il y aura une rétrospective du point d'ironie, soit une quarantaine de numéros, et je me réjouis de les revoir tous ensemble.

Hans Ulrich Obrist

Question récurrente de tous mes entretiens : qu'en est-il des projets non réalisés, utopiques ?

agnès b.

Bien sûr. Heureusement qu'il y en a ! Par exemple, je souhaiterais être à l'initiative d'un hommage que nous rendrions à Boulogne-Billancourt à la première génération d'immigrés, à tous les ouvriers, au travail et aux luttes. Pour moi, il est impossible que l'on détruise cet endroit magnifique, sans un moment de respect. C'est une page très importante de la fin du XX^e siècle que l'on tourne. Ce serait bien de parler de cette histoire, au nom des deuxième, troisième et quatrième générations vivant depuis lors en France et qui nous nourrissent de toutes leurs différences.

Hans Ulrich Obrist

Je crois que tu as encore un autre projet au-delà de toutes ces activités : l'exposition, la collection, le t-shirt d'artiste, le travail avec le cinéma, les deux structures de production que tu as montée... Je me souviens qu'il y a quelques années, tu m'avais parlé de ta volonté que tout cela devienne un jour un lieu, une sorte de fondation, une utopie où toutes ces choses se rencontreraient. Peux-tu m'en parler ?

agnès b.

Je voudrais trouver un endroit où ma collection d'art contemporain pourrait être exposée. Je voudrais pouvoir y inviter des artistes étrangers en résidence. Il y aurait aussi des salles d'expositions temporaires, une salle des fêtes où on ferait de la musique, des spectacles et du bruit ! Bien sûr, un café sur une terrasse et, autour, un no man's land, de l'espace...

Évidemment, la fondation aurait aussi une vocation humanitaire. Nous pourrions aussi, à travers cette fondation, continuer à soutenir les projets de ce type que nous avons en cours. Nous y travaillons.

Hans Ulrich Obrist

As-tu une idée pour le lieu ?

agnès b.

Je voudrais que ce soit en banlieue. J'ai même pensé à l'Hôpital de Ville-Évrard, un hôpital psychiatrique de la fin du XIX^e siècle, en brique et en métal, avec des pavillons séparés les uns des autres. Je voudrais y faire atterrir un OVNI : une salle elliptique et futuriste, un peu tombée du ciel. Je pourrais demander à Yona Friedman de l'imaginer ; ce serait le cœur de l'endroit. Oui, une utopie !

Hans Ulrich Obrist

Parlons enfin du point d'ironie.

agnès b.

Je me souviens de notre première rencontre. Tu es arrivé avec ton sac rempli de carnets d'adresses. Tu peux toujours appeler, il y a toujours au bout du monde quelqu'un qui ne dort pas. J'ai tout de suite été impressionnée et séduite par toi et ta façon brillante de parler des choses. Tu fais des journées de vingt-quatre heures, c'est pourquoi cela me fait toujours plaisir de savoir que tu dors.

C'est ainsi que toute cette histoire du point d'ironie a commencé, au cours d'un déjeuner avec Christian Boltanski. Tous les trois, nous avons imaginé ce jour-là, à partir de l'idée de dispersion de Christian, un journal gratuit qui serait distribué aux quatre coins du monde, dans beaucoup de pays, à la portée des uns et des autres, et que tout l'espace de ce grand journal soit réservé à chaque fois à un artiste différent. Nous l'avons fait.

Hans Ulrich Obrist

Dans un entretien avec Boltanski à l'occasion de l'exposition de point d'ironie à Ljubljana, il parle beaucoup de son idée de dispersion. Il dit : « Comme il y a un très grand nombre d'exemplaires, point d'ironie n'est pas uniquement destiné aux librairies spécialisées ou aux amateurs d'art. Il est comme une bouteille à la mer, que chacun peut trouver dans un café ou recevoir par courrier. »

agnès b.

Oui. On le trouve aussi dans des cinémas et dans la centaine de boutiques agnès b. dans le monde. Mais depuis longtemps déjà, j'ai envie de poser le point d'ironie sur les sièges des bus, le matin, au dépôt, pour que les Parisiens tombent dessus comme un cadeau. C'est bien sûr l'idée de Christian que l'art atteigne ceux qui ne sont pas forcément dans le monde de l'art contemporain et que cela apporte quelque chose. Nous sommes saturés d'images publicitaires.

Ce sont les seuls messages qui nous parviennent désormais – heureusement, il y a maintenant des résistants – alors que nous sommes tous sensibles aux images et à l’euphorie que peut procurer l’art.

[2008 | agnès b. et Hans Ulrich Obrist]

Hans Ulrich Obrist

En relisant les deux entretiens précédents, je me suis dit que nous n’avions pas beaucoup parlé des livres. Le premier entretien, notre première rencontre, était pour un journal allemand. J’étais surexcité parce que notre discussion avait fonctionné comme une mémoire très dynamique des commencements. Après, pour le second entretien, nous avons parlé de l’exposition de Toulouse. Ce troisième entretien se fait à l’occasion de ce livre sur ta collection d’art. J’aimerais que l’on commence en parlant des livres. Chez toi, ils sont toujours extraordinaires. Tu possèdes par exemple un exemplaire complet de l’Encyclopédie de Diderot et d’Alembert.

agnès b.

C’est vrai. C’est un trésor passionnant que j’ai eu par ma famille. Dans les livres, il y a le fond et la forme. Comme toi, je suis très attentive à la forme des livres, à la mise en page, au papier. J’ai été élevée avec les livres, avec l’Encyclopédie justement. Petite, je passais des heures dans le Larousse du XX^e siècle. J’y ai d’ailleurs trouvé le point d’ironie. Mon père m’a toujours vue à quatre pattes sur un tapis en train de regarder des mots dans le Larousse. À dix-huit ans, il m’a offert les huit volumes et le tapis!

Quand j’ai organisé en 1999 l’exposition sur la couleur à la galerie rue Quincampoix, dans l’espace même de l’ancienne galerie de Jean Fournier, ce grand marchand disparu l’année dernière, nous avons exposé l’Encyclopédie ouvert au mot « couleur ». La définition en est magnifique. En fait, quand Jean a quitté cette galerie, je lui ai offert de revenir une dernière fois avec une carte blanche et c’est lui qui avait choisi comme thème la couleur. Il a alors fait venir Riopelle, Hantaï. C’est amusant parce que j’avais fait un stage chez lui à dix-sept ans. Il m’a beaucoup appris. Quand j’étais chez Fournier, je faisais le catalogue des œuvres d’Hantaï et je le voyais arriver avec ses peintures. Il était blanc, blond, blême, une ombre claire qui passait sans rien dire. Il chuchotait avec Fournier dans le coin. J’adorais le voir arriver. Il était alors en plein dans

son œuvre : il y avait à la fois les peintures du début – je me souviens d’une peinture avec une tête de lapin où un os sortait de la peinture – et il commençait les pliages. J’en ai plusieurs dans la collection, magnifiques. Il pliait les toiles, il passait les couleurs. Ensuite, il déplaçait la toile et les creux non peints formaient le dessin. J’en ai un bleu ciel, acheté récemment, qui est plutôt une aquarelle. J’en ai un noir, complètement abstrait, noir sur fond blanc, comme une encre. Et aussi un de toutes les couleurs. J’aime plein de choses différentes. J’ai plein de choses différentes. Ce qui m’intéresse, c’est la qualité, seulement ça. C’est ce qui me saute aux yeux, les choses que je n’ai jamais vues, les choses où il y a cette qualité que je recherche depuis toujours. Je crois que l’éclectisme caractérise vraiment ma collection.

Hans Ulrich Obrist

Picabia disait que la forme de notre tête est grande pour que nous puissions souvent changer de directions.

agnès b.

Ce qui m’intéresse, c’est la qualité d’une expression personnelle, des personnes que j’admire, que je suis depuis longtemps. J’ai horreur de l’expression « coups de cœur ». Je ne fonctionne pas du tout sur des coups de cœur. C’est plutôt le coup d’œil, l’instinct qui me guide. Ce qui me semble être intéressant, pertinent au moment où je le vois. Ce peut être de la photographie, de la vidéo, toutes sortes d’œuvres, comme dernièrement celle de Regina Jose Galindo. J’ai découvert son travail à la Biennale de Venise en 2005 avec cette vidéo où elle marche dans la rue avec une cuvette de sang dans les mains. Cela m’a immédiatement sauté aux yeux. Parce que là, tout d’un coup, le côté politique de l’art m’apparaît. J’apprécie vraiment qu’il y ait une réflexion engagée comme avec cette cuvette de sang qu’elle porte, qu’elle pose, où elle met les pieds, puis qu’elle reprend. Elle marche ainsi en laissant des traces de sang sur le sol pour arriver jusqu’à l’hôtel de police de sa ville au Guatemala. C’est ce que j’avais préféré lors de cette Biennale à Venise.

Hans Ulrich Obrist

Autour de toi, il y a d’un côté les artistes dont tu achètes les œuvres, et de l’autre, les artistes avec qui tu fais des expositions. Et là, pour la première fois, il y a ce grand livre sur la collection.



Ernest T

Pancarte de F. Picabia, 1985

agnès b.

Je trouve cela extraordinaire. J'ai fait la maquette avec plaisir, comme un accrochage, en articulant les pièces les unes avec les autres.

Hans Ulrich Obrist

Pour revenir au monde des livres, il y a donc Fournier à dix-sept ans avec sa librairie-galerie. Il y a aussi Deleuze qui a été très important pour toi. Il n'y a pas seulement le livre d'art dans ta vie, il y a aussi la littérature et la philosophie.

agnès b.

Adolescente, j'ai lu énormément. Je lisais tout sur Versailles parce que j'habitais cette ville et qu'elle me taraudait par sa beauté, ce mystère, ce passé, ce décor vide où il s'était passé tant de choses. Parmi ces lectures, les Mémoires de Saint-Simon, les Lettres de Madame de Sévigné, les excellents ouvrages de Pierre de Nolhac, conservateur du Château, qui a très bien écrit sur Versailles, et Louis XIV avec sa Manière de montrer les jardins de Versailles où il explique lui-même comment montrer les jardins. Je l'ai lu quand j'avais quinze ans. Tout cela m'a passionné. C'est un endroit tellement fort, tellement particulier où j'ai passé toute mon enfance. J'allais dans le parc avec et après l'école, toute seule avec mon grand-père, avec ma gardeuse. On allait à un endroit qui s'appelait La Petite Provence, une terrasse en contrebas, exposée au midi, à l'abri du vent.

Hans Ulrich Obrist

Ce sont là les vrais commencements.

agnès b.

Oui, je suis née à cent mètres du Château. J'ai été élevée dans ce décor. Je voulais comprendre. Je voulais savoir. Récemment, j'ai lu le Journal de Marie-Antoinette, écrit par Evelyne Lever, chercheuse au CNRS. Elle a rédigé un pseudo-journal avec les lettres et les documents archivés. Quand on pense que tout cela se passait il y a seulement quatre fois cinquante ans. Les gens étaient comme nous, c'est un passé proche!

J'ai eu la chance de connaître très jeune l'émotion artistique. Mon fameux oncle, un homme très cultivé et mélomane comme mes parents, amoureux de moi entre mes douze et mes seize ans, m'a fait lire Un amour de Swann quand j'avais quatorze ans. Il m'a ensuite fait lire tout Proust, dans lequel j'ai plongé avec passion. Et puis Stendhal avec Le Rouge et le Noir et ses textes sur la peinture italienne. À douze ans, mon père m'a emmenée en Italie et m'a montré la Toscane, la peinture de la Renaissance. Je me souviens que je m'appliquais

à ne pas regarder les cartels. J'essayais de reconnaître Botticelli, Raphaël. Bien sûr, j'avais des surprises mais ce jeu m'a éduqué. J'ai l'impression que mon père avait très tôt perçu chez moi le goût de voir. Quand on descendait dans le Midi en voiture, il y avait toujours mes frères et sœurs qui dormaient à l'arrière tandis que moi, à l'avant, je ne dormais jamais. On s'arrêtait pour voir les églises, les musées. C'était une vraie formation. Après, j'ai été aux Beaux-Arts de Versailles où la professeuse de dessin m'a vraiment encouragée. Je faisais jusqu'à neuf heures de dessin par semaine. C'était l'endroit où j'avais la paix, où je dessinais, d'après modèle. J'adorais ça. Je dessinais aussi beaucoup dans les marges de mes cahiers. Après, je me suis mise à dessiner les gens autour de moi. Puis est venue la photographie. Cela fait très longtemps que je fais des photos. J'ai appris à comprendre, à voir l'instantané, à aimer la photographie au début des années 1980. Je me souviens notamment d'une exposition de portraits de Cartier-Bresson chez Eric Franck à Genève. Au début des années 1980, la photographie n'était pas vraiment à la mode.

Hans Ulrich Obrist

En effet, c'est un phénomène récent.

agnès b.

La photographie n'était pas considérée. C'est un art qui n'a que 150 ans et qui commence à être reconnu. J'aime la photographie. Après avoir des dessins, j'ai donc fait des photographies et maintenant je fais un film. Je le tourne l'année prochaine au mois de mars.

Hans Ulrich Obrist

Cela, c'est nouveau depuis la dernière fois. Tu m'avais alors montré le scénario. Ce film, si j'ai bien compris, est un peu comme une poupée russe. Tu n'en es pas la seule réalisatrice.

agnès b.

En effet, j'ai invité Harmony Korine et Jonas Mekas à tourner une scène avec moi et je mélangerais au montage les caméras. Il y a aussi une scène avec Gaspard Noé. Ce sont tous des cinéastes que j'admire, des amis proches que j'adore. Je trouvais cela beau, en tant qu'amateur, d'inviter des gens dont c'est plus le métier. J'aurais ainsi une autre vision sur une scène que je mettrais en scène, en faisant appel à ces caméras de talent. Je trouve cela intéressant. J'ai écrit le scénario avec Jean-Paul Fargeau, un être charmant.

Hans Ulrich Obrist

Il y a aussi des visiteurs surprenants dans ce film. Dans une

œuvre, Duchamp a cette jolie formule où il parle des « hosts », des « guests », des « ghosts ».

agnès b.

C'est une belle formule! Il y aura effectivement Toni Negri qui fera irruption en clochard céleste pour donner une leçon sur la beauté de la vie au personnage central du film. C'est un road movie où une jeune fille ne cesse de faire des rencontres. Toni a eu la grâce d'accepter. Comme Sylvie Testud et Jacques Bonnaffé. Cela se passe dans des paysages très particuliers, dans un pays de rêve. Il ne faut pas révéler où cela est tourné.

Hans Ulrich Obrist

On peut reprendre cette idée des « guests » pour le livre. Dans celui-ci, il y a des documents de toute nature, comme ici sur ton bureau, où est étalé sur une grande table en verre un palimpseste de documents. Cela va d'un portrait d'Antonin Artaud à 150 dessins de Bruly Bouabré, d'œuvres de Douglas Gordon à ces extraordinaires photographies inédites de Kenneth Anger.

agnès b.

Kenneth! Quand j'étais mariée avec Christian Bourgois, je le voyais arriver au Flore en biker, tout en cuir, magnifique, son visage d'ange et ses cheveux courts, bruns, en frange sur le front. Un « biker anger ». Il m'appelait Agneau à ce moment-là, comme Christian, comme mes parents aussi. Pour ce livre, il m'a envoyé des photographies de son extraordinaire musée personnel. Je n'avais jamais vu cela auparavant. C'est un vrai cadeau.

Grâce à Christian, j'ai rencontré beaucoup de gens et puis, au Flore, dans ces années-là, il y avait du monde qui passait. Sartre et Beauvoir, toujours à droite en entrant, Poliakov, un monsieur avec un grain de beauté noir, au visage ambré. Il y avait aussi Giacometti. Et après, il y a eu l'histoire de Ben Barka avec qui nous dînions les dimanches soirs. J'étais très politisée, en réaction à mon éducation versaillaise, plutôt de droite. J'ai tout de suite été de gauche. Je ne comprenais pas que l'on puisse être chrétien et de droite.

Hans Ulrich Obrist

Je n'ai jamais rencontré Christian Bourgois. Mais il y a eu une histoire extraordinaire. Tu voulais que je le rencontre et j'ai en fait rencontré son frère en le prenant pour lui. Son frère aussi croyait que j'étais quelqu'un d'autre. Un vrai quiproquo, comme dans un roman.

agnès b.

Et tout cette histoire au Flore en plus, dans un endroit où l'esprit a longtemps soufflé, même s'il souffle peut-être moins maintenant. J'y attendais Christian tous les soirs parce que les Éditions Julliard se trouvaient rue de l'Université. Tous les soirs, je prenais le 63, où il y avait encore ces poinçonneuses très sexy, et le rejoignait au Flore depuis mon petit appartement du seizième arrondissement au cinquième sans ascenseur. Le seizième, c'est là aussi où je travaillais chez Fournier. Il était avenue Kléber, près de l'Étoile.

Hans Ulrich Obrist

Christian tient évidemment une place importante dans ton rapport à la littérature.

agnès b.

Christian ne parlait pas du tout de littérature avec moi. Il avait son travail. J'assistais bien sûr à des conversations mais sa relation avec moi était extrêmement sensuelle, physique. Et puis, j'étais muette, j'étais très timide. J'étais toujours avec Pierre Nora, avec Jean-François Revel qui disait que j'étais sa vieille maîtresse. Je voudrais faire un petit livre, un hommage à Christian, avec des gens qui parleraient de lui, de comment il était vraiment. Pas comme cette espèce de statue déjà taillée dans le granit qu'on est en train de lui faire. C'est assez ridicule parce que c'était un sensuel, un gourmand. Un mystère aussi dans sa relation à la littérature grâce à laquelle il vivait. Il se déplaçait très peu, ne parlait pas anglais alors qu'il a publié toute la littérature américaine, la Beat Generation. C'est dément qu'il ait publié tous ces auteurs alors qu'il avait un anglais plus qu'approximatif. Bien sûr, Dominique l'a beaucoup aidé. Je ne suis que sa première femme, il était jeune, je l'ai quitté à vingt ans et je m'étais mariée à dix-sept. Nous avons eu deux fils. On s'est toujours aimé. L'image que l'on donne de lui en ce moment, je ne la trouve pas du tout ad hoc!

De temps en temps, il me faisait lire des manuscrits. Un jour, je lis un manuscrit et il me demande ce que j'en pense. Comme je lui réponds que l'on dirait du « sous-sous-Sagan », il me dit: « c'est embêtant parce que c'est son prochain livre »! J'ai rencontré Sagan grâce à lui, deux ou trois fois. Et Bernard Frank aussi que j'adorais. Bernard me faisait rire. Un jour, il m'a dit: « c'est tellement out que c'est in ». C'est une phrase que j'adore et qui m'a libérée. Je veux bien faire des choses out. Ça me plaît.

Hans Ulrich Obrist

Cela me rappelle une réflexion qu'adresse Sol LeWitt dans une lettre à Eva Hesse, en lui donnant des conseils pour la rassurer.

agnès b.

Et tu sais que j'adore les Lettres à un jeune poète de Rainar Maria Rilke. J'aime énormément ce magnifique texte. C'est vraiment un conseil de lecture. J'ai habillé Niels Arestrup quand il a dit les Lettres aux Bouffes du Nord. J'ai passé du temps à le regarder répéter et je me suis imprégnée encore plus de ce texte.

Il y a plein de belles histoires, comme celles avec Basquiat, avec Harmony Korine, avec cette bande de jeunes artistes américains comme Ryan McGinley, McGuinness. Je fais des rencontres toujours extraordinaires comme celle avec Gregory Corso pendant le festival « Étonnants voyageurs » où j'étais allée avec Thierry Lefébure. Corso faisait une lecture dans une librairie. Comme je n'avais pas pu rentrer, je m'étais assise sur le trottoir en face. On se regardait de temps en temps par la fenêtre. À un moment, il s'est arrêté en pleine lecture, est venu me chercher et nous sommes allés boire des verres! Plus tard, un été, nous avons fait le tour de Paris avec Vincent Segal et Thierry. Corso déclamait, Thierry photographiait, Vincent jouait et moi, je faisais la muse! Dans le livre, il y aura des dessins inédits de Gregory en souvenir de cette aventure.

Hans Ulrich Obrist

Ce livre est le reflet de ces rencontres. Il en témoigne. Ce n'est pas seulement ta collection qui est publiée. C'est beaucoup plus que ça.



Gregory Corso
Untitled, dédié à agnès b.
en 1991

agnès b.

En effet, c'est très sentimental. Ce ne sont que des choses que j'aime et je les aime toutes autant. Que ce soit un « contact » de Lucien Hervé, une installation monumentale d'Annette Messager, la ville de Kingelez, les aspirateurs de Céleste Boursier-Mougenot ou cette photographie tellement belle où Marilyn montre à quoi la mort ressemble C'est une œuvre magnifique alors qu'elle est tout petite. Il y a aussi le Polaroid de Basquiat par Warhol. Je les aime toutes, je les connais toutes très bien. Je peux toutes les évoquer.

Hans Ulrich Obrist

Il y a aussi l'œuvre de Pierre Klossowski, qui est restée accrochée dans ton bureau pendant longtemps.

agnès b.

Ce dessin m'a sauté aux yeux le dernier soir de la FIAC il y a sept ou huit ans. Je vois alors un dessin de loin et me dis que c'est un Balthus. Je me rapproche, c'est de plus en plus beau. J'apprends alors que ce grand dessin aux crayons de couleur représentant le comte de Saint-Vit et le jeune Ogier est du frère de Balthus, Klossowski. Je me suis dit: « Je ne peux pas l'abandonner. Il ne peut pas avoir fait la FIAC et repartir sans que personne ne l'ait pris ».

Maintenant, dans mon bureau, il y a cette grande photographie de Massimo Vitali. Je l'ai choisie parce que je trouve qu'il y a, en bas à droite, comme une vierge à l'enfant contemporaine.

Hans Ulrich Obrist

À Toulouse, tu avais fait une exposition où tu racontais une histoire, où tu développais ton histoire personnelle. J'ai l'impression que c'est un processus similaire qui conduit le livre. C'est un livre vivant.

agnès b.

Effectivement, il y est beaucoup question des relations que j'ai pu établir avec Kenneth Anger, Mekas, Harmony Korine, Douglas Gordon... C'est vrai qu'il y a une envie d'approfondir le côté relationnel. Cela me rappelle ma boîte à mots gentils, à cadeaux comme ce portrait de moi que Bouabré m'a très gentiment envoyé à la Noël 2007.

Hans Ulrich Obrist

Édouard Glissant également a écrit une contribution.

agnès b.

C'est vraiment magnifique. Je suis très touchée. Je voudrais que l'on sache que ce n'est pas à ma demande. C'est à la demande de l'éditeur. Je n'aurais jamais osé demander des choses comme cela. Je suis vraiment émue qu'ils répondent tous favorablement. Il y a aussi un entretien avec mon cher André Magnin. Je l'ai rencontré lors de l'exposition Les Magiciens de la Terre en 1989. J'ai compris à ce moment là qu'il se passait autre chose ailleurs et que nous n'en étions pas informés. J'y ai découvert Bouabré, Kingelez et plein d'autres artistes dans ce parallèle entre l'art dit occidental et cet art magnifique



Lettre de Chen Zhen à agnès b., 1999

qui se passe ailleurs. J'ai rencontré Bouabré par André grâce à l'exposition qu'il avait organisé au Centre culturel américain. Au vernissage, il était assis sur un radiateur, les jambes pendantes, avec son petit costume marron. Tout le monde passait devant lui sans lui dire bonjour. Personne ne savait que c'était lui. C'est ma première vision de Bouabré. Depuis, je l'ai exposé et j'ai l'honneur de le représenter. J'ai aussi de nombreux dessins dont ces magnifiques Femmes du monde, toutes habillées avec le drapeau de leurs pays.

Hans Ulrich Obrist

L'idée du livre est de mettre d'un côté la collection et de l'autre, des artistes, des écrivains qui contribuent de façon inédite pour le livre. D'une certaine manière, ce livre est en soi une exposition.

agnès b.

Je le considère exactement comme cela. Je l'ai fait comme je fais un accrochage avec des relations entre des pièces en regard, des relations pas forcément évidentes, subjectives.

Hans Ulrich Obrist

Depuis l'exposition de Toulouse, il y a eu de nouvelles acquisitions comme ce très large ensemble de Roman Cieslewicz.

agnès b.

Roman, je l'ai rencontré au journal Elle quand j'avais 21 ans. C'était vraiment un très grand artiste. Dans les nouvelles acquisitions, il y a par exemple cette toute petite photographie dont on vient de découvrir qu'elle est de Giacomo Caneva et qu'elle date donc des années 1850. Il y a aussi ces œuvres réalisées en prison à Los Angeles. Des membres de gangs y racontent leurs histoires et les cadres sont dessinés par des graffeurs. C'est un très beau travail, poignant.



Roman Cieslewicz
Chapeaugraphie de Topor's, 1980



Roman Cieslewicz
Elle, maquette pour les n°1528 et 1529, 1964

Hans Ulrich Obrist

Il y a aussi Jim Shaw.

agnès b.

Lui, je ne l'ai pas encore rencontré. Je l'ai vu à une performance à la galerie Praz-Delavallade et j'ai acheté une peinture, des photographies, un film. C'est un artiste vraiment talentueux. Il a même fait la mise en page de ces œuvres pour ce livre.



Giacomo Caneva

Three Chinese Men, circa 1859

Hans Ulrich Obrist

Ce qui m'a toujours frappé, c'est ta ligne directrice. D'un côté, tu soutiens des jeunes artistes, comme Robert Estermann et Arianne Michel, comme McGinley que tu as été la première à exposer. De l'autre, il y a des grands pionniers: Lucien Hervé, Bouabré, Mekas, comme une protestation contre l'oubli et l'amnésie.

agnès b.

C'est juste, ton analyse. J'aime tisser des liens entre les générations. Jonas Mekas et Harmony Korine par exemple se sont connus par moi à Paris alors qu'ils sont tous les deux américains. Je pense qu'il y a des œuvres qui ne seront jamais vieux comme ceux de Bouabré, de Jonas, de Glissant. Ces artistes possèdent cet esprit de découverte permanente, de remise en question. Même s'ils ont 75 ou 80 ans, ce sont eux qui m'intéressent. Ils gardent leur enfance comme un trésor précieux, la fraîcheur de l'enfance, de l'adolescence, de la liberté. Raymond Hains bien sûr jusqu'au dernier moment fait partie de ces artistes.

J'ai beaucoup de choses sur la jeunesse, la liberté de la jeunesse, de l'adolescence. Quant à McGinley, je l'ai rencontré downtown à New York dans une fête, dans un appartement tout à fait improbable, plongé dans le noir, où l'on buvait de la vodka. Le lendemain, il m'a apporté une dizaine de photographies. Voilà le début de notre histoire.

Hans Ulrich Obrist

Un autre fil rouge de ta collection est le graffiti, de Brassai et Helen Levitt jusqu'aux graffeurs d'aujourd'hui.

agnès b.

Cela vient de mon amour croisé pour la rue et l'écriture. J'aime ces photographies de graffitis, souvent réalisés à la craie, qui datent d'avant la seconde

guerre mondiale. J'ai par exemple toute la maquette du livre de Brassai sur les graffitis. Comme cela, la photographie rejoint aussi ce qui m'intéresse en peinture. C'est complémentaire, sans hiérarchie. Les graffitis anonymes, c'est quelque chose que j'aime depuis que je suis toute petite.

Plus récemment, il y a bien sûr Futura que j'ai exposé dès 1991, Jonone qui a eu la gentillesse de réaliser un portfolio pour ce livre. Il y a également les pochoirs. En 1986, j'étais vraiment la seule à faire une exposition sur les pochoirs, avec Blek le Rat, Miss Tic... Ils sont maintenant reconnus, ce qui me fait plaisir.

Hans Ulrich Obrist

Et puis, il y a Keith Haring bien sûr avec votre incroyable rencontre.

agnès b.

Keith Haring a toujours été un amour avec moi. Un de mes grands souvenirs est de l'avoir regardé peindre dans l'escalier du Musée d'Art moderne, avec son sens de l'espace. Il savait toujours où il voulait aller. Cela m'a semblé assez proche des bas-reliefs mexicains. Je l'ai rencontré en 1982 à la Biennale de Venise où il était exposé pour la première fois. Il était à la pointe de la Douane, en face de la Giudecca. Je vois un grand type en t-shirt blanc, pantalon et sac de marin qui vendait ses t-shirts. Il cherchait les tailles des gens dans son grand sac. Je l'ai regardé et je lui ai parlé. J'aime beaucoup aussi son marchand Toni Shafrazi. Nous avons été en 1985 à Bordeaux pour son vernissage au Capc. Keith était arrivé en veste à paillettes à la mairie pour la réception. Il n'y avait pas grand monde, une quinzaine de personnes seulement. On avait fait peindre Keith vers la hauteur et je trouvais que cela ne lui allait pas. C'était quelqu'un qui avait toujours peint à bout de bras, à la mesure du corps, de la rue. Cela semblait démesuré. Ensuite, je l'ai revu aux Beaux-Arts lors d'un festival de performances. Il y avait eu Yoko Ono qui a cassé un vase en distribuant les morceaux et en disant « on se retrouvera dans vingt ans avec les morceaux du vase ». Tout le monde s'est jeté dessus. Ce serait bien si elle le faisait, réunir tous ces gens. Keith accompagnait Charlotte Moorman. Il lui tenait la main pour une performance où elle entrait dans un tonneau d'eau avec sa robe du soir et son violon à la main. C'est la dernière fois que je l'ai vu. J'ai traversé avec lui la rue Bonaparte en lui tenant la main. Il était adorable.

Hans Ulrich Obrist

Je ne l'ai jamais rencontré. Un autre personnage que j'ai rencontré aussi à travers toi, c'est John Giorno.

agnès b.

Ah oui. J'ai filmé des performances avec John Giorno. J'ai beaucoup de choses sur lui, des documents, des photographies, des livres. J'ai beaucoup filmé des petits moments avec des artistes, des performances, des concerts comme celui de Patti Smith au Casino de Paris. J'aime bien filmer des moments comme ceux-ci. Sans montage. Ces films n'ont jamais été montrés.



Performance de Nam June Paik avec Charlotte Moorman et le robot K-456, 1964

Hans Ulrich Obrist

Cela rejoint la différence actuelle entre les collections mises en valeur et les archives plus délaissées. Au XXI^e siècle, il faudra s'occuper des archives, les valoriser, leur accorder la valeur qu'elles méritent.

agnès b.

Il y a aussi les cours de Gilles Deleuze à Vincennes sur lesquels il faudrait travailler. Qu'est-ce que j'aurais adoré aller à ses cours à l'époque où je travaillais avec sa femme à la boutique! Il y a simplement des cassettes, que j'avais diffusées à la galerie il y a quelques années. La seule trace de ces cours, ce sont les enregistrements des élèves sur dictaphone. Quelle négligence!

Hans Ulrich Obrist

Pour finir, parlons de ce dialogue avec Douglas Gordon que ces Lettres illustrent.

agnès b.

Oui. Il y a ces lettres qu'il m'envoie, qui sont très belles. Il y a aussi ce t-shirt avec une encolure trop serrée que j'ai réalisé pour une exposition. La première œuvre de Douglas Gordon que j'ai vue, c'était au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris. C'est celle où le visiteur a le temps de lire un texte qui explique que ce temps de lecture est l'équivalent de la durée pendant laquelle la tête reste vivante quand elle a été séparée du corps. Cette œuvre m'a tout de suite parlé. Un jour, alors que j'étais à Versailles, une voyante m'avait prédit que je deviendrais célèbre. Je m'étais alors dit que j'aurais une mort violente,

que j'aurais la tête coupée parce que c'est comme ça qu'on devient célèbre à Versailles!

Hans Ulrich Obrist

Je voudrais finir ce troisième entretien avec le fameux questionnaire de Proust repris par Pivot que James Lipton de l'Actor's Studio a remis au goût du jour. Quel est ton mot préféré?

agnès b.

J'en ai plein: ciel, amour...

Hans Ulrich Obrist

Quel est le mot que tu détestes?

agnès b.

La suffisance. J'ai horreur des gens qui s'y croient, même chez un grand artiste. C'est sans doute pour cela que je suis fascinée par les gens en train de se faire, en formation, les personnalités qui commencent à s'affirmer, à émerger. Dans la collection, il y a beaucoup de photographies d'adolescents.

Hans Ulrich Obrist

Qu'est ce qui te fait vibrer?

agnès b.

Les gens, sans hésitation. J'aime regarder les gens. Il y a beaucoup de portraits, de visages dans la collection. J'adore m'installer place de la République et regarder passer les gens.

Hans Ulrich Obrist

Qu'est ce qui t'agace au plus point?

agnès b.

Les réunions.

Hans Ulrich Obrist

Quel est le bruit, le son que tu aimes?

agnès b.

Le chant des oiseaux le matin à l'heure bleue. J'ai la chance d'habiter une maison où l'on entend les oiseaux avant que le soleil ne se lève.

Hans Ulrich Obrist

Quel est le bruit, le son que tu détestes?

agnès b.

Celui de la tondeuse.

Hans Ulrich Obrist

Quel est le moment que nous attendons tous?

agnès b.

C'est sûrement la mort qui passera pour tous. Je ne sais pas ce qui arrivera mais je ne suis pas anxieuse du futur. Je ne suis pas nostalgique non plus. J'ai la mémoire des feelings, une mémoire dynamique. La mémoire, c'est fait pour revivre les choses en mieux.

Hans Ulrich Obrist

Quelle profession aurais-tu aimé exercer?

agnès b.

Je fais déjà tellement de choses. En fait, j'ai banni le conditionnel passé. Ma mère l'utilisait tellement et toujours. C'était effrayant. Il aurait toujours mieux valu, il aurait fallu...

Hans Ulrich Obrist

Quelle est la profession que tu n'aurais pas aimé faire?

agnès b.

J'aurais pu tout faire sauf vendeuse de chaussures avec toutes les boîtes, les pieds...

Hans Ulrich Obrist

Si Dieu existe, qu'aimerais-tu qu'il te dise à ton arrivée au Paradis?

agnès b.

Welcome!



Douglas Gordon, 2002